

gnée. Mais, en voulant le suivre, les pièces restent embourbées aux pieds des hauteurs, et en même temps les réserves sont obligées de faire face à 30 000 Prussiens subitement apparus sur la droite. C'était l'avant-garde de Blücher, commandée par Bulow.

En dépit de ces accidents, les Français se maintiennent sur le plateau, et les efforts de Wellington n'aboutissent qu'à retarder sa défaite jusqu'à 7 heures du soir. Il se croit perdu, quand tout-à-coup une vaste rumeur parcourt le champ de bataille.

Qu'apporte cette rumeur ?

Après avoir battu Blücher à Ligny, Napoléon avait chargé Grouchy de le surveiller et de l'empêcher de passer, tandis que lui-même irait attaquer Wellington au Mont-Saint-Jean. Or, dans le milieu du jour, l'avant-garde prussienne était arrivée au secours des Anglais : elle avait passé. Et vers le soir, Blücher en personne, ayant passé aussi, se présentait avec le reste de ses forces sur le champ de bataille de Waterloo.

" Voilà Grouchy ! enfin Grouchy, [mais à temps !]" se disent entre eux les braves exténués de l'armée française ! Epouvantable déception, sans pareille dans l'histoire des combats !

Ces braves sont exténués, et les troupes de Blücher sont fraîches. Une nouvelle bataille, à 8 heures du soir, est devenue impossible : ils se rejettent les uns sur les autres. Ce n'est plus une lutte, mais le massacre dans une effroyable déroute.

La garde, cependant, est restée impassible. Elle s'est formée en plusieurs carrés : avec elle, l'aigle saura mourir ! " Autour de cette phalange immobile, le débordement des fuyards entraîne tout, parmi des flots de poussière, de fumée ardente et de mitraille, dans des ténèbres sillonnées de fusées à la congrève, au milieu des rugissements de 300 pièces d'artillerie et du galop précipité de 25 000 chevaux : c'était comme le sommaire final de toutes les batailles de l'Empire. Deux fois les Français ont crié : Victoire ! Deux fois leurs cris sont étouffés sous la pression des colonnes ennemies. Le feu de nos lignes s'éteint ; les cartouches sont épuisées ; quelques grenadiers blessés, au milieu de 40 000 morts, de 100 000 boulets sanglants, refroidis et conglomés à leurs pieds, restent debout appuyés sur leurs mousquet, baïonnette brisée, canon sans charge. Non loin d'eux, l'homme des batailles, assis à l'écart, écoutait, l'œil fixe, le dernier coup de canon qu'il devait entendre de sa vie.